Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 91 (1983)

Artikel: Ernest Ansermet : l'aube d'une glorieuse carrière : Clarens et Les Diablerets

Autor: Rosset, Georges-A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-67885

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ernest Ansermet
L'aube d'une glorieuse carrière
Clarens et Les Diablerets

† G.-A. Rosset

La Pervenche

Nous sommes en l'an 1912. Vous êtes arrivé par la voie du lac jusqu'au village montreusien de Clarens. Du débarcadère, vous faites les quelques pas qui vous amèneront sur la route principale, que vous traverserez. Continuez droit devant vous. Sans obliquer auparavant sur la gauche, où vous seriez tenté d'aller vous rafraîchir au joli petit café des Bosquets de Julie, vous remontez donc la vieille rue du Port, vous passez devant la demeure, les belles caves et les platanes d'Ernest Mayor, puis sous le pont du chemin de fer; encore quelques pas, puis à gauche une grille, un petit jardin, et une maisonnette dans la verdure; c'est La Pervenche dont nous allons parler.

Elle va devenir le domicile du nouveau chef d'orchestre du Kursaal de Montreux, Ernest Ansermet. Il s'y installe précisément avec sa femme, Marguerite[1], et sa toute petite fille Anne-Jacqueline. De plain-pied, donnant sur le corridor, deux pièces principales: la salle à manger, et le salon-bureau-studio-bibliothèque, où se trouve le piano. A l'étage, les chambres à coucher. L'intérieur était, à l'arrivée du chef, quelque peu délabré. Il faudra de nouveaux papiers peints. Des frais supplémentaires ajoutés à ceux du déménagement, et l'on ne roule pas sur l'or, loin de là. Mais Marguerite n'hésite pas; impossible de vivre dans un décor par trop laid et défraîchi. «Viens avec moi, me dit-elle, nous allons choisir de nouvelles tapisseries.» Je l'accompagne, fier d'être consulté,

[1] Marguerite Ansermet, née Jaccottet, cousine germaine de l'auteur.

mais sachant d'avance avec quel goût parfait elle va jeter son dévolu sur des papiers qui vont faire la lumière et la gaieté de son intérieur.

Et La Pervenche va devenir en effet, et très vite, un centre de lumière, d'activité débordante: littéraire par Marguerite, musicale par Ernest. Elle va attirer, par le rayonnement de ce couple d'êtres exceptionnels, un perpétuel défilé d'artistes et d'amis. Marguerite s'est occupée et s'occupe du jardin; derrière les massifs fleuris vont se dérouler de fréquentes conversations passionnées, et retentir les accords de toutes les musiques.

Parlons d'abord de l'activité du chef. Il vient de succéder à Francisco de Lacerda, appelé à diriger l'orchestre symphonique de Marseille. L'envie me démange de rendre ici à ce maître portugais l'hommage qui lui est dû, de raconter sa vie montreusienne, et l'apport merveilleux de son très grand talent à l'essor musical de toute la région. Mais je dois m'abstenir. Mes souvenirs de Lacerda, qui sont ceux de mon éveil à la grande musique, je les ai cédés à ceux qui préparent, à Lisbonne, un beau volume à la gloire de ce très grand chef.

L'orchestre du Kursaal de Montreux, dirigé longtemps par l'Allemand Jüttner, est composé d'une trentaine d'exécutants, germaniques pour la plupart, ayant appris leur métier dans diverses «Kappellen» d'outre-Rhin. Sérieux et consciencieux, ils ont eu de la peine à accepter le Portugais, mais se sont vite rendu compte qu'ils faisaient du bon ouvrage. Le rôle de cet orchestre est multiple et varié. A l'origine, il servait uniquement à faire un peu de musique légère dans l'après-midi pendant que les étrangers séjournant dans les hôtels de la région buvaient leur thé ou leur limonade, entre deux passes de jeu à la roulette ou au chemin de fer. Ce divertissement initial a été perpétué; c'était, nous l'avons dit, la raison d'être de cet ensemble. Mais à cette activité de flon-flon divertissant, Jüttner d'abord, puis Lacerda, avaient eu l'ambition d'ajouter une destinée symphonique, et y avaient réussi. Les exécutants étaient dès lors capables de faire de la petite et de la grande musique.

En été, par beau temps, l'orchestre joue dans le pavillon du jardin; en hiver et par temps pluvieux, il est sur la scène de la grande salle; de larges panneaux mobiles donnant sur le grand salon de thé

sont ouverts et permettent aux étrangers d'entendre la musique à travers le cliquetis des cuillers, les heurts des soucoupes, le bruit des commandes et des conversations. Quelques amateurs, déjà désaltérés, vont s'asseoir dans la salle de concerts pour y suivre les mélodies et les accords.

Conformément à l'usage, il y a un beau concert tous les jeudis, et un concert brillant tous les dimanches après-midi. Lacerda avait même essayé de donner de la musique de chambre le samedi; mais ce louable essai a été peu concluant.

En principe donc, le chef dirige tous les jours, dimanche y compris; mais il lui est loisible de se faire remplacer de temps à autre par un sous-chef pour la musique de divertissement.

La bibliothèque musicale, achetée à Jüttner lors de son départ, est très riche; l'éventail est considérable qui va des marches militaires aux *Gymnopédies* d'Eric Satie, en passant par la musique classique. Ansermet n'a que l'embarras du choix.

Mais il doit forcément étudier la musique dite «légère». Dans ce domaine-là, il y a des richesses à ne point négliger. Et donnant un petit coup de pouce, l'on peut fort bien glisser dans le pur divertissement des œuvres qui passent pour légères, et sont des chefs-d'œuvre de la musique du siècle. Qui empêche, après avoir ouvert le concert par une belle marche de Souza, *Stripes and stars for ever*, ou par *L'Entrée des Gladiateurs* de Fucik, de continuer par la *Suite algérienne* de Saint-Saëns, ou par les *Rondes de printemps* de Debussy. Et nous jouerons pour finir, à la grande joie des auditeurs, une des valses immortelles de Johann Strauss.

Je revois Ernest Ansermet penché sur les valses viennoises, s'exclamant d'admiration devant certaines codas qui lui semblent sensationnelles. Puis l'on passe à une étude minutieuse des partitions de Beethoven. En quelques années, Ansermet a compulsé, analysé et travaillé à La Pervenche des centaines d'œuvres diverses, ajoutant à son bagage musical déjà riche de multiples richesses nouvelles.

Avant de parler des grands concerts du jeudi et du dimanche, je voudrais dire quelques mots des exécutants. La première contrebasse est un noble vieillard, à longue barbe blanche; nous l'avons appelé Moïse, tant il ressemblait à celui de Michel-Ange. Le premier violon, Mersson, montre un visage épanoui lorsqu'il joue

en soliste, notamment dans *Le Déluge* de Saint-Saëns. Le premier cor, Niemann, est un homme grave qui a une fille ravissante. La première flûte s'appelle Giroud; le timbalier Rehbock, un musicien remarquable, que Lacerda essayera d'emmener avec lui à Marseille. Et je ne puis énumérer tous les autres; leurs visages me sont présents; je ne sais plus leurs noms.

Ces musiciens allemands, sauf Giroud, ont du temps libre et sont assez mal payés. Ils vivent ici alors que Montreux est à l'âge d'or et accueille non seulement des touristes mais de riches étrangers qui y font de longs séjours. Pourquoi ne pas profiter de cette aubaine? Plusieurs de ces musiciens ont eu l'idée de faire du commerce, pour arrondir leurs revenus. Ils ouvrent de petits magasins dont s'occupent leurs femmes et leurs enfants. Mme Rehbock vendra des dentelles de Saint-Gall. Certains de ces audacieux réussissent si bien qu'ils abandonnent leur instrument pour se livrer uniquement à leur négoce. Une ancienne clarinette est à la tête d'un magasin de gants très prospère.

La clientèle hôtelière montreusienne se divise en plusieurs catégories. Il y a d'abord les saisonniers qui s'installent pour quelques semaines devant le Léman. Au printemps, c'est l'invasion des Germains que l'éclosion d'une nature précoce remplit de ferveur. Les Anglais viennent en été, pour faire avant tout des excursions et de l'alpinisme. Et quand débute le bel automne, ce sont les rentiers français qui s'installent dans un reposant farniente. Et puis il y a les hôtes à demeure: ceux qui restent l'année entière, parce que le climat leur convient et qu'ils ont perdu toute attache avec leurs terres d'origine. Parmi ces étrangers installés à Montreux pour longtemps, il y a ceux que l'on pourrait appeler les exilés ou les confinés. Pour des motifs d'ordre politique ou familial, ils ont été en quelque sorte assignés à résidence. Il ne faut point que ce vieil oncle, joueur passionné, puisse courir le monde en dilapidant sa fortune, de Monte-Carlo à Campione; comme il ne serait pas décent de le priver totalement des plaisirs du jeu de hasard, on l'installe à Montreux; au Kursaal, les mises sont limitées, les heures de jeu aussi. Installé dans une jolie pension, l'oncle pourra encore jouer sans ruiner ses héritiers, et bénéficier du bon air du Léman. Il y a ceux qui ont eu maille à partir avec leurs dirigeants; en disgrâce, ils ont été poliment priés de gagner la Suisse et de n'en plus sortir. Je

parle de ces exilés, parce que deux d'entre eux vont se lier d'amitié avec Ansermet et lui ouvrir des horizons.

Pour compléter cette image de Montreux des années 1905 à 1914, il faudrait encore évoquer les princes russes, le roi du Siam, et les célébrités qui évoluent dans un luxe ébouriffant. Et dire aussi deux mots des hétaïres de haut vol. Deux ou trois d'entre elles, un peu sur le retour, promènent des filles splendidement parées, avec l'espoir de les jeter dans les bras de quelque millionnaire en quête de chair fraîche. Ce tourbillon de luxe ne trouble point le calme de La Pervenche.

On y travaille ferme, et l'on y reçoit beaucoup. Les amis littéraires de Marguerite sont en effervescence, car l'on est en train de préparer les *Cahiers vaudois* que l'on appelle alors les *Cahiers verts*. C. F. Ramuz, Edmond Gilliard, Paul Budry, Benjamin Grivel, Henri Bischoff, Henri Roorda, Constant Tarin. Tels sont ceux que Marguerite encourage, ceux dont elle anime et soutient les initiatives. Oui, ces cahiers doivent paraître; on les imagine déjà prenant un essor incomparable et révélant au monde les richesses de la pensée vaudoise. Ramuz écrit *Raison d'être*. Mais il y a bien des difficultés, des épines. Entre les promoteurs, l'accord est loin d'être parfait. Il y a des luttes de préséance, des contradictions dans les idées constructrices, dans les conceptions, voire certaines animosités. On en parle, on échange des correspondances. Marguerite sera l'âme de tout ce groupe de novateurs. Auxquels se joignent quelquefois Alexandre Cingria, Elie Gagnebin, Vincent, Méta Budry et Henri Spiess.

Ansermet approuve de loin. Il n'a guère le temps de s'occuper d'autre chose que de sa musique et des musiciens qui viennent à lui.

Car La Pervenche va aussi être investie de musiciens qui vont l'agiter singulièrement. C'est dans un certain désordre que je vais les citer, au gré de mes souvenirs. Dans la région vit depuis un certain temps Henri Duparc, déjà lié avec Lacerda auquel il a dédié une de ses dernières œuvres, *Aux étoiles*. Presque aveugle, Duparc, cravaté d'une large lavallière bleue à pois blancs, assiste au concert. Il a grande estime pour Ansermet, qui, avant d'être chef d'orchestre, a fait connaître chez nous, dans des récitals, les immortelles mélodies du maître. Ravel a passé à Montreux. Je ne l'ai revu que beaucoup plus tard, à Lausanne, alors que très malade il était incapable de retrouver les noms des choses et des gens. Puis il y avait

mon camarade Braïloiou, appelé alors Braïloï, ou simplement Constantin. Passionné de musique et de tout ce qui touchait à l'art, il eut vite fait de s'installer le plus souvent possible à La Pervenche, discutant aussi bien avec Ernest qu'avec Marguerite. La maisonnette était devenue en quelque sorte son pied-à-terre; il s'y sentait chez lui, dans un milieu qui lui offrait des interlocuteurs intéressants et amicaux. Après chaque concert avec soliste, le héros du jour passait chez Ansermet. Impossible de les nommer tous. Ricardo Vinès, qui essayait d'atteindre une taille normale en portant des chaussures à très hauts talons. Joaquin Nin (prononcez Ninne, et non pas Nain comme l'ont fait certaines présentatrices de la radio), le pianiste cubain, plein de vie et d'entrain. Et bien d'autres encore qui, ayant joué ou chanté pour la première fois avec Ansermet, gardaient un émouvant souvenir de ce premier contact. L'on voyait aussi à Montreux Mathys Lussy, l'inventeur de l'anacrouse, et un inénarrable journaliste anglais, qui faisait de la critique musicale, Stanley Wise, que Duparc appelait «Seine-et-Oise».

Et c'est alors qu'apparut pour moi à La Pervenche un génie prodigieux: Igor Strawinsky (Strawinsky s'écrit et doit s'écrire avec un «w»; c'est plus tard que le maître y a substitué un «v» simple, pour que les Américains ne le nomment pas «Straouinsky»). Il habitait à l'époque près de la gare de Clarens, à quelques minutes de La Pervenche. Il y faisait, à n'importe quelle heure, de fréquentes visites, parfois brèves, parfois longues pour parler avec Ansermet de ce qu'il était en train d'écrire, ce qu'il venait de découvrir dans telle ou telle partition, ou simplement pour raconter une histoire drôle sur tel ou tel de ses contemporains. A moi, tout jeune homme épris de musique, Igor Strawinsky fit dès le premier contact une extraordinaire impression: celle d'une force de la nature, d'un homme chargé d'électricité, d'une sorte de bombe d'où allaient jaillir des gerbes de feux d'artifice. De taille plutôt petite, mais bien musclé, le nez chaussé le plus souvent de grosses lunettes, il avait les reparties les plus inattendues, les comparaisons les plus comiques; il aimait à dérouter ses interlocuteurs; sa débordante imagination et ses images pittoresques faisaient l'étonnement et la joie de tous. Une seule anecdote: un jour que je babillais avec Ansermet, qui avait trouvé dans son existence suroccupée le temps de me donner des répétitions de mathématiques en

vue de mon imminent baccalauréat, nous fûmes interrompus par l'entrée fracassante d'un Strawinsky jubilant, tenant à la main une liasse de musique manuscrite: «Ansermet, j'ai achevé le *Rossignol*! Nous allons jouer la fin à quatre mains.» Et d'installer devant le clavier une partition écrite au crayon. Il s'agissait bien sûr du *Rossignol* intégral, destiné au ballet, et non du résumé de concert qui a été fait par la suite. «Tenez, Ansermet, vous prenez ici les basses et les bois; moi, je joue le reste...» Comment ces premiers exécutants s'en sont-ils tirés? Pour moi, cela reste un mystère. Pour Ansermet, ce devait être d'une extraordinaire difficulté. Strawinsky émaillait ce déchiffrage plus ou moins laborieux de diverses remarques, soulignant ses intentions ou décrivant les scènes du ballet. «Non, non, Ansermet! plus doucement avec ces deux clarinettes; mystérieusement, comme deux grenouilles qui s'en vont dans l'herbe.»

Celui qui n'a pas entendu Strawinsky jouer du piano ignorera toujours comment cet instrument peut se transformer en orchestre, en un orchestre complet, avec des registres d'orgues et des tutti à vous crever le tympan. Ce n'est plus un pianiste qui est devant le clavier, mais un magicien qui vous projette dans un monde inconnu.

J'ai gardé de cet épisode du troisième acte du *Rossignol* une série d'impressions inoubliables, et moi qui pianotais tant bien que mal, je n'ai plus osé toucher mon instrument pendant quelques semaines, honteux de n'être qu'un pauvre et piètre apprenti.

La rencontre de Strawinsky et d'Ansermet à Montreux a été pour ce dernier une révélation et une merveilleuse impulsion. Le maître russe a vite décelé chez le jeune chef une intelligence hors pair et des possibilités exceptionnelles. Ainsi naîtra une amitié profonde dont les premiers effets seront de lancer Ansermet dans une carrière mondiale. Cette amitié qui a persisté jusqu'à la fin a été, il est vrai, assombrie plus tard, à cause de certaines réserves faites par le chef sur le développement qu'il estimait fâcheux de la pensée du compositeur. Nous laisserons à d'autres le soin d'en parler. Sur ce point, mon opinion personnelle est sans importance.

1912, 1913. La vie continue à La Pervenche, une existence pleine de ferveur, et pleine aussi de charmantes heures amicales. Deux des étrangers assignés à résidence, amateurs de musique, deux Grecs, admirent le chef et témoignent de leur admiration.

Tissamenos, barbu, un homme de cinquante à soixante ans, apporte à La Pervenche un pot de véritable miel de l'Hymette qu'il vient de recevoir de Grèce. Ah! mes amis, quel régal! Un vieux médecin, dont j'ai oublié le nom, s'inquiète de la santé du chef. Il lui donne de bons conseils et va jusqu'à lui administrer de ses propres mains un produit secret contre la chute des cheveux. Je ne sais où a disparu Tissamenos; en revanche, le médecin grec, exilé politique, va non seulement jouir d'une amnistie, mais être rappelé dans son pays pour y édifier un sanatorium sur le modèle helvétique.

1914. Marguerite est triomphante; le premier *Cahier vaudois* est sorti de presse: *Raison d'être* de C.F. Ramuz. Début d'une série qui contiendra plusieurs chefs-d'œuvre et de beaux espoirs. Les visites affluent à La Pervenche, et la maîtresse de maison improvise de petits repas autour d'une table ronde. Certains hôtes avisés apportent avec eux quelques victuailles ou des bouteilles de ce vin vaudois, ce vin que Ramuz aimait voir servir, au café, dans ce grand flacon appelé double-litre. Je l'ai entendu un jour, dans une pinte lausannoise, reprocher amèrement au cafetier de ne plus posséder dans sa verrerie un de ces fameux doubles-litres. Un poète, Fred Roger Cornaz, arrivait tenant au bout des doigts par une belle ficelle un volumineux pâté de la maison Manuel. Et l'on mangeait à la fortune du pot, et l'on trinquait à l'avenir des *Cahiers vaudois*.

La musique continuait de plus belle. Le jeune chef jouissait déjà d'une réputation qui faisait accourir à ses concerts du jeudi et du dimanche les Veveysans (ennemis héréditaires des Montreusiens, cités rivales) et beaucoup de Lausannois. Le dimanche, la salle était pleine à craquer.

Je ne parlerai pas ici des programmes; je laisse ce soin à notre savant musicologue vaudois Jacques Burdet, qui a exposé bien mieux que je ne saurais le faire la richesse, la diversité et la nouveauté de toutes les musiques qui ont retenti au Kursaal, devenu par la suite un Casino, avant que d'être anéanti par un incendie imbécile.

Août 1914: la guerre. L'empereur d'Allemagne va porter un coup mortel à une Europe qui était déjà en formation; une Europe occidentale qui avait le tort de ne point aimer les Allemands, mais qui vivait dans la paix et la facilité. Union monétaire, libre circulation de l'or et des gens, point de passeports, aucune difficulté doua-

Ernest Ansermet et Georges-A. Rosset à Montreux vers 1915.
Lausanne, Collection de M. et Mme Michel Bugnion.

nière, point de formalités. L'on voyageait aisément; l'on payait à Paris son repas avec un écu de cinq drachmes; on échangeait son or contre des pièces de cinq lires; nos porte-monnaie étaient le rendez-vous de toutes sortes de pièces d'argent qu'on ne voit plus que dans les musées ou chez les numismates.

Coup mortel de la guerre pour l'orchestre du Kursaal. Les musiciens allemands ont fui, qui pour rejoindre quelque fanfare militaire, d'autres parce qu'ils sont effrayés par l'atmosphère hostile qui les environne. Par décision des responsables, la dissolution de l'orchestre est décidée.

Il faut regagner Lausanne, quitter La Pervenche, reprendre, pour survivre, le métier d'autrefois, enseigner à nouveau les mathématiques. Pendant le déménagement, Ansermet, penché sur un vieux coffre, y plie soigneusement son habit de cérémonie, l'habit du chef d'orchestre. «Dieu sait, me dit-il, si et quand j'aurai l'occasion de l'endosser à nouveau!» Il le revêtira plus tôt qu'il ne le croit.

Adieu, Clarens! Adieu, Pervenche de mon cœur!

*

* *

La Retraite

Dans les Alpes vaudoises, les montagnes forment le cirque de Creux-de-Champ où la rivière des neiges, la Grande-Eau, prend son départ. Peu après avoir reçu les flots glacés du Dard, elle s'étale vers le hameau des Diablerets. Un vrai village d'altitude, devenu depuis lors un centre touristique bien connu.

Ces Diablerets, ainsi nommés parce qu'au pied d'un haut massif terrifiant les mauvais génies déclenchent des avalanches et des orages dévastateurs, n'ont plus rien de diabolique depuis fort longtemps et ont attiré, bien avant les touristes étrangers, les gens du pays désireux de respirer, dans les mois d'été, l'air limpide des cimes. De simples vacanciers venant se mettre au vert dans un saisissant paysage.

Sur l'adret inondé de soleil, dominant le Plan-des-Iles, quelques beaux chalets que les Ormonans louent en été aux estivants. Et notamment cette belle demeure de La Retraite où les Ansermet

séjournent souvent pendant leurs vacances. Deux escaliers de bois mènent à la galerie; une claire fontaine sur le côté jase nuit et jour. L'intérieur est simple, mais accueillant; les chambres sont petites et les plafonds sont bas. Mais comme on y est bien dans cette Retraite, loin du bruit, dans une douce paix, face aux sommets rocheux dévêtus de leurs neiges. Le glacier est beaucoup plus haut; du village, on ne l'aperçoit pas; on sait qu'il est là; la cascade du Dard, grossie par les chaleurs de l'été, témoigne de sa présence.

Les Ansermet aiment Les Diablerets et leurs habitants. Ils ont une prédilection pour cette Retraite, lieu de détente idéal. Mais Ernest Ansermet ne saurait rester inactif: il lui faut un piano. Lors des premiers séjours, cet instrument fut hissé à dos d'homme par un étroit sentier. C'était là demander un trop gros effort; on trouva une autre solution. En contrebas, juste à un jet de pierres, il y avait le chalet Les Rochers appartenant au guide François Moillen et à sa vieille mère. Une petite chambre indépendante, reliée à La Retraite par un sentier, était disponible. On la loua, et c'est là que l'on mit le piano, aisément, parce que Les Rochers jouxtent la route du Pillon. Ansermet eut ainsi sa chambre de musique, dans laquelle il allait faire des choses bien inattendues.

Pour Marguerite, l'existence n'était pas de tout repos, car les visites se succédaient: des amis qui venaient pour un jour ou deux, ou qui s'installaient pour une ou plusieurs semaines. Bien sûr, ils étaient accueillis à bras ouverts, mais il fallait courir se ravitailler au village, combiner des repas, passer beaucoup de temps devant les casseroles posées sur un feu de bois. Chacun y mettait du sien, la bonne humeur n'allait jamais fléchissant, mais que de monde, que de monde!

Braïloï, naturellement, toujours spirituel, Vincent-Vincent, peintre et poète plein de talents, qu'il a vilipendés par la suite, Henri Roorda, un professeur d'un humour exceptionnel, auteur d'un livre fameux et trop peu lu, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*, Edmond Gilliard, et j'en passe.

Parlons d'un hôte à demeure, dont le souvenir me reste toujours, le peintre Aloïs Hugonnet, que nous appelions tous l'oncle Aloïs. Une barbe faunesque, des yeux pétillants d'esprit, un parler vaudois pittoresque, un sans-gêne désarmant. Courant par monts et vaux à la recherche de fleurs et d'herbages, il ne manquait point l'heure des repas; gourmand, grand mangeur, il allait soulever le

couvercle des marmites pour savoir ce que Marguerite préparait, pour goûter ce qui mijotait et donner mille conseils sur les épices qu'il convenait d'ajouter, sur l'intensité du feu adéquat, sur la préparation des sauces. Marguerite acceptait avec le sourire ses critiques et ses conseils.

Le soir venu, l'oncle Aloïs rassemblait ses fleurs et ses herbages, et composait, avec quel art, trois ou quatre bouquets. Il faisait ensuite de chacun de ces bouquets un paquet bien serré qui ressemblait finalement à un saucisson fortement ficelé. Des paquets qui partiraient le lendemain par la poste, à l'adresse de trois ou quatre de ses bonnes amies dispersées dans des régions différentes, et dont nous n'avons jamais su les noms.

Pendant ses heures de loisir, Ansermet faisait de la marche, de longues promenades avec Marguerite, ou bien seul, ou avec moi. Il avait le goût des eaux bien fraîches dans lesquelles il se baignait avec délice. Et moi qui redoutais les bains glacés, j'ai dû, pour ne point paraître capon, me plonger avec lui dans le Dard, déversoir du glacier des Diablerets. Je tremble encore lorsque j'y pense, chair de poule rétrospective.

A quoi songeait Ansermet lors de ses promenades solitaires? Probablement à toutes ces musiques qui chantaient dans sa mémoire, et par conséquent à ce mystère musical qu'il faudrait bien expliquer un jour. Pourquoi une simple mélodie à l'état pur de sept ou huit notes, privée de tout soutien harmonique ou rythmique, peut-elle vous toucher, vous émouvoir profondément et vous ouvrir à elle seule un éblouissant horizon? Et vous poursuivre comme un appel mystérieux. D'où surgit cet appel, et pourquoi cet écho au tréfonds de notre âme?

Il faudra attendre de longues années de réflexion et de recherche, et tout l'apport de la phénoménologie, pour qu'Ansermet trouve des réponses, la bonne réponse que peu de gens comprendront. Toute cette longue démarche philosophique a peut-être débuté là-haut, au pied des hautes montagnes.

Assez souvent, lorsque Marguerite avait trouvé quelqu'un qui veillait sur la petite Anne-Jacqueline, nous montions le soir, à trois, jusqu'au col du Pillon. Après avoir salué la statue de pierre taillée dans le roc par le vent et que l'on nomme ici «la femme à Loth», nous arrivions à la vieille auberge du col, où nous allions nous

régaler de fromage en rebibes. La pièce étant trop dure pour être débitée au couteau, le pintier l'attaquait au rabot, et nous servait de fins copeaux, que nous arrosions d'un petit vin de la plaine. Quel régal, mes amis!

Mais Ansermet, en pleine forme, ne voulait point se contenter de promenades; il désirait affronter la montagne, bien qu'il redoutât le vertige. Il s'en ouvrit à notre cher vieux guide François Moillen. Celui-ci promit de nous emmener, Ernest et moi, au Sex-Rouge, puis à la Becca d'Audon (Oldenhorn, en allemand). Cette course de montagne fut pleinement réussie. Dans les passages difficiles du Sex-Rouge, François Moillen tendait sa main calleuse à Ansermet en lui disant: «Crochez-vous, c'est solide comme du fer.» Du sommet de la Becca d'Audon, nous redescendîmes par le pâturage d'Audon, où nous fûmes sifflés par les marmottes. Elles sont bien les seules à avoir sifflé le chef d'orchestre. Arrivés sur la route du Pillon, Moillen nous fit faire un petit détour pour aller goûter l'eau d'une source qui avait le parfum de la violette.

Car notre bon guide était aussi le meilleur sourcier de la région. Il connaissait tous les jaillissements des eaux souterraines et, comme un dégustateur aux sens affinés, il distinguait les sources à leur goût et à leur saveur. Qui dit sourcier sous-entend parfois sorcier. Et François Moillen avait un peu cette réputation dans le pays; on racontait qu'il lisait dans un grimoire. Et la preuve de son pouvoir surnaturel, je l'ai eue à plusieurs reprises, dans les conversations quasi muettes du vieux guide avec sa très vieille mère. A trente ou quarante mètres de distance, François Moillen marmonnait quelques syllabes indistinctes à l'adresse de sa maman dure d'oreille. Celle-ci comprenait tout de suite ce que voulait son fils; et ce n'était pas de la lecture labiale, car souvent François tournait le dos à son interlocutrice. Oui, il devait être magicien; un bon magicien, que nous aimions de tout cœur.

Serge de Diaghilev se trouvait à l'époque à Lausanne, avec une partie de la troupe des Ballets russes. Enfermé là par la guerre, il ne comptait pas laisser ses danseurs inactifs. Puisqu'on ne pouvait plus guère danser dans une Europe à feu et à sang, il fallait partir de l'autre côté de l'océan. Mais il manquait un chef d'orchestre. Serge Diaghilev demanda conseil à Strawinsky qui lui répondit

qu'il y avait précisément dans ce pays un chef disponible, un excellent chef, Ernest Ansermet.

C'est dans la petite chambre de musique des Rochers chez François Moillen qu'Ansermet a préparé sa première tournée avec les déjà célèbres Ballets russes[2]. C'est-à-dire l'étude des partitions qu'il ne connaissait pas assez. Le répertoire était vaste, l'on ne dansait pas seulement *L'Oiseau de feu* ou *L'Après-midi d'un Faune*, mais d'autres œuvres, surtout russes, que l'on avait réussi à mettre en scène.

J'ai suivi, avec quelle ferveur, cette étude de partitions de moi inconnues. Je me souviens de celle de *Thamar* de Balakirev, poème symphonique sur la légende de la Lorelei russe. Bien sûr qu'Ansermet, tout en lisant et jouant ces musiques ignorait encore ce qu'en avaient fait les chorégraphes. Peut-être que ceux-ci avaient lu ces œuvres tout autrement que le chef, mais un Ansermet comprendrait vite leurs intentions.

Cette première tournée, pour l'Amérique du Nord, s'est embarquée à Cadix sur un bateau espagnol. En effet, la seule façon d'échapper aux torpilles allemandes était de naviguer sous pavillon espagnol, et les armateurs ibériques avaient, d'ailleurs, renforcé leur sécurité en ravitaillant en tapinois quelques sous-marins germaniques.

Cet embarquement espagnol comportait naturellement au retour un débarquement en Espagne. A leur arrivée, les Ballets russes se trouvèrent enfermés dans la presqu'île ibérique. Les Alliés avaient fermé à triple tour la frontière des Pyrénées. Pour survivre, les Ballets russes dansèrent dans toutes les villes de la presqu'île. Ansermet put admirer le pays, et apprit l'espagnol.

C'est l'instant de souligner avec quelle facilité et quelle rapidité Ansermet apprenait et assimilait les langues étrangères. Non point une approche superficielle, mais une étude approfondie à l'aide de grammaires et de dictionnaires. Je l'ai vu et entendu apprendre l'allemand en trois semaines, avant son premier départ pour Berlin. Je l'entends encore, seul sur un sentier, conjuguer à haute voix les verbes être et avoir, et répéter tout un vocabulaire essentiel.

Il y eut quelques surprises. Voulant un jour prendre, je ne sais où, un train pour aller visiter je ne sais quoi, il avait consulté

---

[2] Voir: JACQUES BURDET, *Les débuts d'Ansermet à Genève*, dans *Revue historique vaudoise*, 1978, p. 111-167, *passim*.

l'horaire. Un train partait à 11 heures. Mais à 11 heures et demie, point de train. On interroge le chef de gare. «Le train de 11 heures, dit celui-ci, il passera peut-être dans l'après-midi, ou dans la soirée, peut-être demain, seulement.» L'Espagne faisait des économies. Elle n'était point encore la proie du tourisme, mais indemne de cet envahissement perpétuel d'étrangers, plus assoiffés de manzanilla que d'art mauresque.

La connaissance de la langue espagnole sera précieuse pour Ansermet lorsqu'il sera appelé plus tard à diriger l'orchestre de Buenos Aires. A la fin de la saison d'hiver, en Europe, débutait la saison d'hiver dans l'hémisphère Sud. Pendant trois ans, notre chef passa régulièrement l'équateur pour continuer des saisons musicales. Et c'est ainsi que pendant plusieurs années il ne connut aucun été européen, et point d'été du tout.

Revenons aux Diablerets. A La Retraite, l'on continue à recevoir des visites. Dans la soirée, on lit beaucoup. Romain Rolland, Duhamel, Charles Péguy. On suit dans les journaux les affreuses péripéties de la guerre. On fait des patiences. La bonne humeur tente de se maintenir. Il n'y a plus aux Ormonts que des femmes et des vieux. Les hommes valides sont aux frontières.

L'atmosphère guerrière, quoi qu'on fasse, imprègne tout. Chacun finit par en être pénétré. Le huitième *Cahier vaudois* publie des chansons guerrières de C.F. Ramuz illustrées par Henri Bischoff. Ces chansons, Ansermet les met en musique, là-haut aux Diablerets. Puis il compose lui-même deux marches militaires , sur le piano installé aux Rochers. Il me demande de les jouer avec lui, à quatre mains. Je me fais un peu engueuler, parce que je déchiffre mal; mais pour finir, les marches sonnent bien. Beaucoup plus tard, lorsqu'elles seront jouées par des fanfares en notre présence, Ansermet ne manque pas de me lancer un coup d'œil amical, à moi qui avais vu naître, aux Diablerets, et entendu le premier ces cadences martiales.

Strawinsky a séjourné aussi aux Ormonts; il y a rencontré André Gide, et j'ai bu quelques verres avec eux au Café de la Couronne, chez mon vieil ami Louis Corboz, avant de les emmener au Revenandray, le chalet des Bellettriens. Il faudrait parler ici, plus longuement, de Louis Corboz. Amoureux des fleurs de montagne, expérimentant l'implantation en altitude de légumes ou de plantes

des pays froids, il cultivait avec amour des pavots de Sibérie et bien d'autres végétaux provenant de régions glaciaires. Et voyant avec quelle inconscience les promeneurs menaçaient la flore alpestre, il partait seul dans des lieux presque inaccessibles pour aller replanter, loin des cueilleurs avides, des fleurs alpines en voie de disparition.

Si mes souvenirs sont exacts, il y a eu aussi une visite de Ravel. C'est à cette époque, je crois, qu'il avait été question d'une œuvre commune Strawinsky-Ravel. Il y a, disait le maître russe, des romans écrits en collaboration par plusieurs auteurs; pourquoi deux compositeurs ne se joindraient-ils point pour écrire une belle œuvre en collaborant l'un avec l'autre? Cette idée n'a pas eu de suite. Faut-il le regretter? Peut-on imaginer ce que ces deux êtres géniaux auraient pu créer ensemble? Je pense, en me trompant peut-être, que c'est Ravel qui a reculé devant une telle entreprise.

Il y aurait encore beaucoup à dire et d'anecdotes à conter sur les nombreux visiteurs de La Retraite, et sur les savoureux habitants des Diablerets. Mais je ne veux point allonger; je crois avoir dit l'essentiel sur l'aurore d'une carrière éblouissante, celle d'Ernest Ansermet.

Adieu donc, gens de Clarens et de Montreux, adieu chers Ormonans, les Corboz, les Pichard, Nicolier, Moillen, Genillard, Ansermoz, Reber, Pernet, Treina, et tous les autres. Les touristes affluent sur vos rivages et dans vos montagnes. Ils ne sauront jamais comme il faisait bon y vivre, dans le printemps de nos jeunesses. Car tout s'est modifié. Le débarcadère de Clarens a changé de place, les Bosquets-de-Julie sont défoliés; on se transporte en téléphérique jusqu'au glacier, les guides sont souvent remplacés par des liftiers; et les pianos ont cédé la place à la radio et à la télévision. On n'arrête pas le progrès, même lorsqu'il est régressif, et les lieux changent si rapidement d'aspect qu'il n'est plus possible de les reconnaître. Mais le lac demeure et les montagnes aussi.